

inférieures de la carapace de moellons ; mais, immuable sur son vieux ciment, elle n'a pas chancelé, on dirait qu'une puissante haine s'est acharnée contre elle et qu'elle s'en est moquée; n'a-t-elle pas vu échouer la fureur maure, le croissant ne s'est-il pas ébréché sur son pied ?

On ne doit point songer à exprimer le sentiment qu'on éprouve sur cette hauteur, seul, en tête à tête avec le géant de pierre. Nous nous sommes souvent assis sur le gazon ras qui tapisse le double fossé, regardant la tour, regardant l'immense horizon qui s'étend au-delà des ruines et rêvant au passé.

— Un jour, en mars, nous étions là, une lourde atmosphère pesait sur la terre, le ciel semblait un vaste océan qui roulerait, au Heu de vagues, des vapeurs; l'immensité s'étendait sans limites, une brume opaline voilait les monts des Cévennes, le silence régnait sur le coteau; parfois seulement on entendait le léger bruit d'une feuille de chêne qui, allourdie par les grumeaux de gelée blanche, se détachait du rameau, effleurait ses pâles sœurs, et touchait le sol, où elle frissonnait.

Mais voici que les feuilles d'or et de feu se mirent à tomber à grande pluie, l'horizon s'éclaircit au-dessus de la gorge de Tournon, il rayonna de lumières électriques, les Cévennes dessinèrent nettement leur ligne indigo sur un ciel d'un jaune pâle, de folles brises rasèrent les prairies de Bancel, elles envahirent le fossé, elles balancèrent les fleurettes penchées et décolorées, les grandes branches des ronces qui l'encombrèrent effleurèrent les remparts et tirèrent de la tour un soupir douloureux.

— C'était le vent du midi.

— Le voile de brumes qui couvrait le Rhône se déchira, le vent grandit, il se déchaîna et se coucha sur la plaine, rampa sur la colline, s'engouffra dans les fossés, hurla